

DES HÉROS SOUS LE PLAFOND

par ERIC LAHMY

L'athlétisme est une activité de plein air, et hormis le toit grillagé du stade olympique de Munich, seul l'éther pouvait séparer le ciel de l'auteur d'un record. Mais l'athlétisme en salle existe... depuis plus d'un siècle. C'est dire si les mondiaux « indoor », les 18 et 19 janvier à Paris, ne font que relancer un mouvement bien vivant. C'était le moment de jeter un coup d'œil sur l'existence originale et passionnante de l'athlétisme sur piste couverte.

Paris accueille les 18 et 19 janvier 1985 les premiers Jeux mondiaux d'athlétisme en salle. Mais il y a plus d'un siècle que le premier des sports olympiques organise de façon plus ou moins régulière des compétitions sur pistes couvertes.

L'« enfermement » sous un toit des événements exigé par définition par les rencontres « indoor » explique-t-il le peu d'échos que trouve cet autre athlétisme ? Bien peu de références existent sur l'indoor, et toutes les histoires centrées sur les exploits des géants des courses et des concours passent le plus souvent sous silence tout ce qui n'a pas trait à la saison estivale.

C'est dommage, car la piste couverte recèle une mine de situations originales, de hauts faits et d'anecdotes passionnants. Les athlètes trouvaient, dans l'indoor, le moyen de s'exprimer dans le sport sous n'importe quelles conditions climatiques. La tempête soufflait-elle ? Qu'importait, puisque quatre murs et un plafond les protégeaient des intempéries ! Le thermomètre descendait-il et faisait-il geler les terrains ? Mais les halles chauffées remédiaient à ces inconvénients. Le sport pouvait échapper aux contingences et devenir une activité à longueur d'années.

Les recherches sur les origines du sport organisé ont conduit à retrouver des traces de ce qui est considéré aujourd'hui comme le premier meeting d'athlétisme en salle. Il se tint, croit-on savoir, à l'Ashburn Hall de Londres, le 7 novembre 1863, et inscrivit à son programme quatre courses (110 yards, 220 yards, 440 yards et 880 yards) ainsi qu'un triple saut. L'organisation avait été confiée au West London Rowing Club. Des rats de bibliothèque

aux patiences acérées ont certes trouvé un article paru en 1859, trace écrite et témoignage d'une forme d'activité athlétique exécutée dans un lieu fermé. Un certain W. Priestley, apprenait-on, avait misé 22 £ sur le fait qu'il parviendrait à franchir en moins de 40 minutes quelque 500 haies disposées à dix yards de distance l'une de l'autre, aux Lambeth Baths de Londres. Mais les puristes ont fait remarquer qu'il ne s'agissait pas, selon toute évidence, d'une « réunion » au sens précis du terme.

Les Américains, qui sont rarement battus en fait d'athlétisme quand il s'agit de créer et d'innover, ont été tout de même précédés de cinq saisons. Le temps qu'a mis l'indoor pour traverser l'Atlantique, et dresser ses premières assises un jeudi soir 11 novembre 1868 sous les auspices du puissant New York Athletic Club, dans un immeuble sis entre la 3^e Avenue et la 63^e Rue, et qui fut baptisé plus tard « Empire City Skating Rink ».

Alors que la formule ne paraissait soulever aucun enthousiasme sur le sol de la vieille Europe, elle trouvait aux Etats-Unis un terreau favorable. Elle se développa très vite, attirant des foules nombreuses et enthousiastes, et c'est ainsi que l'Amérique s'enorgueillit d'avoir créé le premier championnat d'athlétisme sur piste couverte.

Cette grande première fut tenue au Vieux Madison Square Garden, le long de la Huitième Avenue, en 1906. Mais avant cela, les pères fondateurs avaient travaillé dans le relatif anonymat d'organisations non reconnues. Il n'empêche, officiels ou pas, on estime que l'ancêtre des meetings « nationaux », date du 21 novembre 1888. Et le très complet « Indoor Track », scrupuleuse compilation statistique signée Scott Davis et Ed Cordon, retient

qu'en 1893, un certain A.P. Schwartner réussit un saut en longueur sans élan de dix pieds sept pouces, sans que le ciel du stade ne lui tombe sur la tête. Ce Schwartner est le plus ancien champion reconnu de l'indoor, car on ne trouve pas trace d'autres épreuves, courses, sauts ou lancers, qui aient été inscrites au programme cette année! Dans deux mille ans, reparlera-t-on de Schwartner comme on évoque aujourd'hui Koreobos, le premier Olympionique connu, ou Connolly, le triple sauteur qui ravit la première médaille d'or des Jeux modernes ? Laissons à la postérité le soin d'en décider !

PORTES OUVERTES ET GUICHETS FERMÉS

Parce qu'ils n'avaient pas chez eux accès à des épreuves hivernales, les Européens qui eurent la chance de les rencontrer aux Etats-Unis d'Amérique en ont gardé un souvenir indélébile, qui revigore longtemps après, la façon dont ils en parlent.

Ainsi Roger Debaye, un Français bientôt octogénaire se rappelle-t-il comme si c'était hier de sa tournée aux USA. Il visita dix-sept universités dans l'hiver 1948-49 et « il n'en était pas une qui n'avait pas son stade couvert, dit-il, réservé à l'entraînement ou au contraire ouvert au public ! ». M. Debaye put concourir au Vieux Madison de New York noir de monde et se souvient qu'on ouvrait les portes du stade pour permettre aux épreuves de sprint de se dérouler. C'est ainsi que les rois de la vitesse pédestre de l'époque, les Harrison Dillard et autre Ed Conwell finissaient leurs déboulés fulgurants dans le flot des voitures (momentanément immobilisées) de la Huitième Avenue de Manhattan ! Sorte de petit clin d'œil symbolique au fait que toute saison « indoor » qui se respecte amène inmanquablement en terrain découvert !

D'ailleurs, les Américains, qui n'ont jamais eu peur de rien, avaient fait, pendant la guerre, disputer plusieurs rencontres « indoor » sur les stades découverts, ce qui peut paraître un comble. Nécessité faisant loi, en effet, la plupart des stades couverts étaient en fait des « armoiries », des terrains d'entraînement militaires, réservés à l'époque à des exercices moins pacifiques que le sprint plus ou moins prolongé ou le saut d'obstacles. A la guerre comme à la guerre, n'est-il pas vrai !

Le sport différait beaucoup alors de ce qu'il est aujourd'hui. Bâti alors de façon harmonieuse autour d'une saison « universitaire » qui couvrait toute l'année et où chaque activité trouvait ses propres créneaux, sans jamais chevaucher sur les autres. L'année scolaire commençait par le cross-country,

suivaient deux mois de basket, deux mois d'athlétisme indoor, deux mois de football américain, deux mois de base-ball et enfin deux mois d'athlétisme d'été. Tout s'emboîtait, chacun respectait les dates des voisins sans chercher à les concurrencer et en théorie un sportif suffisamment éclectique pouvait tout pratiquer. Ce temps paraît très éloigné. Depuis, la rivalité des sports et la spécialisation nous ont rendu étranger un monde qui n'est éloigné pourtant que d'une génération à peine.

L'IMAGINATION AU POUVOIR

L'exiguïté des terrains (difficile de couvrir une surface qui permette de bâtir un anneau de dimensions olympiques, de 400 m à la corde !) qui faisait ouvrir les portes du Vieux Madison a conduit à faire preuve d'imagination dans la création des épreuves. L'impossibilité de faire pratiquer les lancers longs faute de recul provoqua l'invention du « marteau lourd » de 35 livres. Les lignes droites réduites à l'extrême amenèrent une profusion de sprints ultra-courts. Des distances qui n'auraient probablement jamais vu le jour autrement sont nées dans l'ambiance calfeutrée du Madison, de l'Astrodrome de Houston (qui dispose de la plus grande piste en bois du monde, d'une circonférence de 322 m) : 50 yards, 50 mètres, 60 yards, 60 mètres sur le plat ou sur les haies. L'imagination des organisateurs s'avérait d'autant plus fertile que de nouvelles distances signifiaient des possibilités de battre d'autres records du monde et des environs, et que c'était autant de publicité supplémentaire pour les managers, de gloire pour les athlètes, et de joie pour le public, tandis que l'orchestre local rythmait les évolutions des « cheerleaders » chauffés à blanc. Aujourd'hui, les statisticiens plongent dans des montagnes de chiffres, et font scrupuleusement le point de quelques cent deux épreuves donnant lieu aux « meilleurs temps mondiaux » cinquante-sept chez les hommes, quarante-cinq chez les femmes !

Ce n'est pas tout: l'affaire se complique beaucoup plus quand on commence à prendre en compte les « catégories » de piste sur lesquelles les records sont obtenus. En effet, comme les autorités internationales n'ont jamais édité de règles précises sur le sujet, les pistes se distinguent par des particularités qui les rendent plus ou moins « performantes », en fonction de leur développement (plus une piste est grande, moins les virages « pénalisent » l'athlète), la qualité du sol (ciment, bois, goudrons et synthétique) ou le fait que les virages soient ou non relevés. Ce qui fait pratique-

ment que dans toutes les courses avec virage, c'est-à-dire dans la plupart des cas, de plus de 60 mètres, on peut compter jusqu'à six « meilleurs temps » différents. Un exemple : en 1982, l'Américain Mark Belger avait le record du 800 m sur un tourniquet de moins de 140 mètres en 1 minute 50 secondes. Le meilleur temps sur piste non relevée de 140 à 165 m était la propriété de Brian McElroy en 1 minute 51 secondes 2 centièmes, tandis que l'Allemand de l'Est Detlef Wagenknecht régnait en 1 minute 47 centièmes sur les pistes relevées de 140 à 165 mètres. Mark Belger s'était en 1 minute 48 secondes 1 centième montré le plus rapide sur une piste de 165 m à 200 m non relevée. Et les chronos s'étaient arrêtés à 1 minute 47 centièmes pour John Woodruf, Olaf Beyer et Andees Busse, qui codéterminaient avec ce temps le meilleur temps pour le 800 m, sur un anneau de plus de deux cents mètres.

Autant dire qu'une chatte n'y aurait pas rouvé ses petits, mais l'indoor se plaisait à ces inconséquences qui étaient autant de défauts de jeunesse, parce qu'en ne lui reconnaissant aucune légitimité, la Fédération Internationale lui avait laissé la bride sur le cou. A dire vrai, les pontifes internationaux ne prenaient pas ces fantaisies au sérieux, et quand, de retour des Etats-Unis en 1949, Roger Debaye proposa à sa Fédération d'organiser une compétition hivernale au vieux Vél'd'Hiv', on lui fit remarquer que la salle couverte, c'était « du cirque et pas du sport » ! Le premier « indoor » français eut quand même lieu.

LE RETARD DE L'EUROPE

Les Allemands étaient plus ouverts à ces manifestations, qui faisaient lancer, sauter et courir à l'abri, dans la mauvaise saison, et ils en programmaient déjà dans les années trente !

Les Anglais, eux, qui, on l'a vu, avaient lancé le mouvement en 1863, ne créèrent leur premier « National » que soixante-douze ans plus tard, en 1935, à l'Empire Pool de Wembley. Ce championnat fut reconduit jusqu'en 1939, puis la guerre mondiale lui porta un coup dont il n'allait se relever qu'en 1962. Depuis, les championnats d'Angleterre, à Wembley, puis à partir de 1965 dans la salle couverte de Cosford, furent scrupuleusement inscrits à chaque calendrier. Fait rare et qui mérite d'être signalé, les femmes n'eurent pas à attendre plus longtemps ; leurs championnats se déroulèrent d'emblée et rigoureusement les mêmes années que

les joutes masculines. Pour une fois elles ne furent pas lésées sur ce chapitre !

L'ouverture des meetings aux étrangers fit que des affrontements entre tenants de nations différentes eurent lieu très tôt. Mais le premier match authentiquement international en salle s'inscrit fort tard – un siècle exactement après le meeting de l'Ashburn Hall. Les 6 et 7 avril 1963, la Grande-Bretagne recevait l'Allemagne à Wembley. Les Allemandes enlevèrent le match féminin, les Britanniques dominèrent au classement masculin.

LE GRAND RECORD DE YATCHENKO

Les championnats européens pouvaient naître. Les bilans ci-joints les font démarrer en 1970 à Sofia. Cette année-là, en effet, le meeting reçut la bénédiction de l'IAAF. Mais il se tenait depuis 1966, sur un programme différent, qui laissait place, entre autres, à des relais « mélangés » à l'américaine d'ailleurs fort spectaculaires. Après la Westphalenhalle de Dortmund le 27 mars 1966, Prague en 1967, Madrid en 1968 et Belgrade en 1969 furent les hôtes de ces rassemblements de la fine fleur athlétique du continent.

Depuis leurs débuts, les championnats d'Europe en salle ont permis d'établir 46 records du monde indoor (dont nous rappelons à nouveau qu'ils ne sont pas authentifiés par l'IAAF). Il y en eut sept pour la seule année 1970. Deux hurdlers, l'Italien Eddy Ottoz et l'Allemande de l'Est Karin Balzer alignèrent chacun trois records du monde, lui dans la seule année 1967, en séries, demi-finale et finale, elle entre 1967 et 1970.

Un très grand exploit en salle fut réalisé en 1978. A Milan, un Ukrainien de dix-neuf ans, Vladimir Yatchenko, surpassa dans le concours du saut en hauteur le record officiel en plein air (qu'il détenait d'ailleurs) avec 2 m 35 contre 2 m 33 !

Ce concours a laissé un souvenir impérissable à ceux qui y assistèrent. Le concours de Yatchenko fut un monument sans précédent. Comme ses montées de barre n'avaient pas toutes été couronnées de succès, son bond record constituait son vingtième saut du match, ce qui représente aussi un fait sans doute unique !

Yatchenko était un phénomène de précocité. Son record mondial à 2 m 33 n'avait-il pas été réalisé l'été précédent, dans le cadre d'une rencontre de juniors URSS- Etats-Unis, alors qu'il était âgé de dix-huit ans ?

L'ATHLETISME EN SALLE

A Milan, quatorze des dix-huit concurrents avaient franchi 2 m 15, et sept d'entre eux 2 m 21. Corecordman d'Europe en salle, Alexandre Grigoriev survola la barre à 2 m 25 puis s'étiola. L'Allemand Wolfgang Killing, qui avait égalé quelques jours plus tôt les 2 m 28 de Grigoriev effaça cette fois 2 m 27, ce qui en eut fait un très beau vainqueur, mais ne lui donna pourtant que la troisième place. Restaient deux adeptes du ventral, Yatchenko et Rolf Beilschmidt (CDR). Tous deux maîtrisèrent la barre à 2 m 29, puis, laissé à lui-même, Vladimir qui, jusqu'alors assez incertain, avait manqué plusieurs essais, sauta sans coup férir 2 m 31, 2 m 33 et 2 m 35. Ses deux derniers sauts étaient des records mondiaux.

PLUS VRAIS QUE LES VRAIS RECORDS

Il est dommage que les hautes instances ne reconnaissent pas les performances en salle qui, réalisées dans des conditions parfaites de régularité, battent les records mondiaux officiels. La chose ne s'est pas produite très souvent, mais on relève qu'à deux occasions, en saut à la perche, la meilleure performance en salle a dépassé le record du monde. En 1943, sur le sautoir de l'ancien Madison de New York, l'inoubliable Cornelius Warmerdam avait franchi 4 m 78 avec une perche en bambou. Il détenait depuis 1942 le record avec 4 m 77. Quarante années plus tard, le Français Thierry Vigneron, à l'issue d'une superbe ascension, enroula une latte située à 5 m 85 sans provoquer sa chute, lors des Européens de Goeteborg. Comme Warmerdam, il détenait le record avec 5 m 83.

Non seulement l'indoor permet la production de performances tout à fait valables, mais, mieux encore, il assure une régularité de résultats que le plein air ne peut garantir. A couvert, pas de vent favorable, pas de conditions trop avantageuses ou handicapantes. En fait d'athlétisme exact, il faut bien dire que c'est à l'abri qu'il se situe : les records en salle ? Ils sont plus vrais que les vrais records !

Aujourd'hui, les premiers Mondiaux représentent une étape majeure dans la reconnaissance d'une activité qui échappe peu à peu à son caractère d'événement en vase clos. Bien qu'une telle expression puisse en l'occurrence avoir de paradoxal, voire de provoquant, nous dirons qu'à Paris, en cette troisième semaine de janvier, l'indoor ouvre ses fenêtres après plus d'un siècle de claustrophobie !

